**Théories Economiques Comparées**

Quels sont les déterminants de la croissance ? Quels sont les principaux courants ?

Première partie : les classiques ; quelle est l’analyse de la croissance et des crises selon les classiques ?

Deuxième partie : analyse marxiste de la croissance et des crises.

Troisième partie : dynamique de la croissance et des crises chez Keynes, en insistant sur les déterminants financiers de l’accumulation du capital, et de la crise en analysant les logiques spéculatives.

Quatrième partie : modèles post-keynesien, analyse financière et analyse de la répartition.

**PARTIE 1 : LES CLASSIQUES :**

**Chapitre 1 : accumulation du capital et loi des débouchés :**

 Les économistes à travers l’histoire ne se posent pas les mêmes questions.
Les Classiques : quels sont les déterminants de la croissance ? Livre fondateur d’Adam Smith : *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations* (1776)

**Section 1 : le cercle vertueux du capital :**

 Le noyau des Classiques est l’idée qu’il existe un cercle vertueux de l’accumulation du capital.

 Π=>S=>K=>Y=>R

 L’accumulation du capital permet la croissance, pour accroitre le capital il faut épargner. L’épargne est soutenue par les profits ; la production engendre les revenus et donc les profits.

 Le capital chez les Classiques (et chez Marx) est tout ce qui permet de produire, le travail productif et le salaire versé au travailleur productif sont du capital.

Chez les Classiques, le capital se décompose en trois :

* les machines = capital fixe
* les matières premières = capital circulant
* travail productif = capital circulant

Il y a donc deux types de capitaux :

* le capital fixe ; l’argent investit pour les machines
* le capital circulant ; achat de matières premières et paiement des travailleurs.

Pour Marx : - le capital constant = machines et matières premières

* le capital variable = travail productif

Selon Marx, seul le travail productif ajoute de la valeur.

 L’idée que l’accumulation du capital apporte de la croissance se retrouve chez tous les économistes.

 Une thèse centrale classique est que l’épargne est synonyme de capital. Pour les Classiques, tous les revenus épargnés sont transformés totalement et immédiatement en capital, directement ou indirectement par le système bancaire ou financier.

Il n’y a pas de sens à utiliser différemment ces produits ; la thésaurisation n’a pas de sens économique.

Les Classiques distingue trois classes sociales :

* les salariés qui touche un salaire. (pour les classiques, si le salarié épargne, il devient alors capitaliste). Salariés=>salaires=>consommation
* le capitaliste qui touche un profit. Capitaliste=>profit : =>consommation

 =>épargne

* le propriétaire foncier qui touche une rente. Propriétaire foncier => profit : =>consommation

 =>emploi de salariés improductifs (le travail domestique ne produit aucune richesse selon les Classiques).

 La grandeur d’un capitaliste se réalise lorsqu’il fait grandir ses affaires et qu’il améliore ses gains, il suit pour cela une logique de capitaine d’industrie.

 Chez Keynes, une partie de l’épargne peut ne pas être réinvestie.

Un des débats centraux des théories économiques est que l’épargne engendre l’accumulation du capital.

Pour Keynes : c’est le niveau d’investissement qui détermine le niveau d’épargne. L’épargne est déterminée et non pas déterminante.

Pour les Classiques : ce sont les profits qui engendre l’épargne. Le cercle vertueux du capital est un argument de poids au tournant des politiques économiques de ces dernières années. Il faut augmenter les profits des plus roches car ils favorisent la croissance.

**Section 2 : la loi des débouchés :**

Les Classiques : pour que le cercle vertueux soit possible, il faut une concurrence libre. Les capitalistes vont se conformer à ce schéma. Le risque des sociétés est que nul ne connaît l’intérêt général, chacun à son intérêt propre. De cette façon, le monopole est un principe de comportement capitaliste.

**Loi de Say :** c’est une synthétisation de la loi des débouchés ; attention, Jean-Baptiste Say n’est pas l’inventeur de la loi des débouchés.

**Loi des débouchés :** elle comporte deux propositions :

1. égalité des offres et des demandes globales.

|  |  |
| --- | --- |
| Offre > Demande | Offre < Demande |
| Prix de marché < prix naturel | Prix de marché > prix naturel |
| Profit courant < profit naturel | Profit courant > profit naturel |
| Baisse du capital | Hausse du capital |
| Baisse de l’offre | Hausse de l’offre |

1. L’offre crée sa propre demande (cela explique 1.)

Schéma classique :

Y=>R=>D =>salaire=>consommation

 Y : =>rente : =>consommation

 =>travail improductif=>salaire=>conso

 =>profit : =>consommation

 =>travail productif=>salaire=>conso

 =>matières premières et machines

Schéma keynésien :

D=>Y=>R

Pour Kalecki : il existe deux classes sociales :

* les salariés qui dépense ce qu’ils gagnent.
* Les capitalistes qui gagnent ce qu’ils dépensent (rôle des crédits d’affaire).

**Chapitre 2 : la crise selon les Classiques :**

**Section 1 : la crise de l’état stationnaire selon Smith :**

 Tous les Classiques sont en accord avec le cercle vertueux de l’accumulation du capital. De plus, ce cercle est infini ; tous vont rajouter qu’il y ait une fin au cercle vertueux. Chez Smith, il y a un horizon lointain d’une crise, c’est l’état stationnaire lié à une baisse des profits ; Ricardo à la même théorie.

 Pour Smith, les économies capitalistes vont butter sur un problème de débouchés lui même provoqué par une saturation des besoins. On voit apparaître alors un excès d’offres sur l’ensemble des marchés, cela va provoquer une concurrence acharnée entre les capitalistes. Cela signifie que sur tous le marchés, le prix de marchés va tomber en dessous du prix naturel, il va donc bien y avoir blocage de l’accumulation du capital et donc stagnation économique.

 A. Smith expose un raisonnement conforme à la loi des débouchés, en marche normale il peut y avoir des crises de surproduction partielle, le raisonnement est qu’avec l’horizon d’un état stationnaire il y a alors remise en cause de la loi des débouchés, on a bien dans ce cas précis une crise de surproduction générale.

Quels sont les moyens qu’expose Smith pour retarder la venue de cet état stationnaire ?

 C’est le commerce extérieur ; il évoque plus spécifiquement le commerce avec les colonies. En première instance, ce commerce est condamnable pour des raisons économiques car c’est un commerce de monopole. Pour Smith, le comportement du capitaliste et de se constituer un monopole, il ajoute que ce commerce a une qualité celle de permettre d’écouler les marchandises en surplus.

 Tout ceci n’empêchera pas l’arrivée de l’état stationnaire mais d’en reculer l’échéance.

**Section 2 : la crise de l’état stationnaire selon Ricardo :**

 Ricardo, plus que JB Say lui même, se pose comme un défenseur de la loi des débouchés. Il présente sa propre explication des crises.

1. **la loi de population et rendement décroissant dans l’agriculture :**

Ricardo va faire sienne les deux thèses de Malthus :

* la loi de population ; au fur et à mesure que la richesse des nations augmente la population augmente encore plus vite. Malthus en formulant cette thèse dit vrai sur la base des statistiques qu’il a réussît à accumuler.
* La loi des rendements décroissants dans l’agriculture. Cela signifie que les gains de productivité sont très faibles dans ce secteur à cause de la fertilité des sols, pour produire plus il faut mettre en culture des terres de moins en moins fertiles et cela provoque une hausse du prix du blé. Cette seconde hypothèse est erronée parce qu’il a sous estimé les capacités productives de l’agriculture.
1. **Salaire et baisse du taux de profit :**

 La hausse du prix du blé provoque l’augmentation des salaires, car les salaires naturels sont déterminés par le prix naturel du blé, si le prix naturel du blé augmente alors les salaires augmentent.

Prix naturel = salaire + profit + rente

1. **Crise des commerces extérieurs :**

 Quel est le moyen de retarder l’état stationnaire ? Ricardo fait l’éloge du commerce extérieur et notamment du libre échange de marchandises agricoles. Au moment où il écrit il y a deux grands débats : les Corn Laws et les Poor Laws. Ricardo défend l’abolition des Corn Laws qui protégeait les agriculteurs anglais et se prononce en faveur du libéralisme pour repousser l’arrivée de l’état stationnaire.

**Section 3 : la crise selon Malthus :**

 Tant chez Smith que chez Ricardo, la crise est pensée comme un horizon lointain. Chez Malthus, la crise est un horion potentiellement immédiat, le système capitaliste peut butter sur la crise si certaines règles ne sont pas respectées.

 Il pointe les risques d’un excès d’épargne (sans pour autant condamner l’épargne), cela peut mener au risque d’insuffisance de la consommation. Malthus reprend Smith et notamment le concept de demande effective qui est la demande au prix naturel et remettre en cause la loi des débouchés. Malthus fait preuve d’hétérodoxie et montre que le capitalisme peut butter sur le problème de surproduction.

*Parenthèse Keynes : Postérité de ces lois : Keynes, un siècle plus tard, s’attaque au théories libérales, et en particulier à cette loi des débouchés.*

*Selon lui, la demande crée l’offre.*

*Remise en cause radicale de la loi des débouchés. Il place au cœur de son analyse la dépense/demande anticipée (demande effective, en hommage à Malthus, qui a «osé» s’attaquer à la loi des débouchés)*

Il utilise deux arguments :

* les revenus épargnés peuvent ne pas être investit. L’épargne n’est pas nécessairement immédiatement et totalement transformé en capital et cela par indolence.

 *Ricardo reprend ces termes, et met en avant que la thésaurisation n’a pas de sens économique.*

* Imaginons une situation de départ, étant une situation d’équilibre t1.

t1 : équilibre

Dans cette économie, pour 100 travailleurs productifs, on a 100 travailleurs improductifs (domestiques des propriétaires fonciers)

t2 : une partie des propriétaires fonciers se métamorphose en capitaliste : embauche des travailleurs productifs. :

On a donc 150 travailleurs productifs et 50 travailleurs improductifs.

 Les propriétaires fonciers se sont « serrés la ceinture » pour se métamorphose en capitalistes. On a donc :

* Croissance des capacités de production
* Croissance des biens de consommation

Qui va acheter ces marchandises produites en excès en t2 par rapport à t1?

*Cf. Marx, et Keynes*

 *Chez Keynes on la retrouve de façon intéressante. Chez Keynes, la crise est principalement analysée comme une crise de sous accumulation du capital. Crise de sous-investissement.*

*Alors que chez Marx, la crise est plutôt analyser comme une crise de sur accumulation du capital, crise de sur-investissement.*

 *De même, Malthus, pointe les risques d’une sur-accumulation du capital provoquée par un excès d’épargne.*

 *Malgré tout, chez Keynes, crise = sans accumulation de capital, il pointe aussi cela.*

*Il faut qu’à un moment, les machines servent à produire les biens de consommations finaux.*

*Sous consommation : principale cause de la crise*

 Malthus pointe les risques d’un excès d’épargne => excès d’accumulation du capital.

 La solution ? L’éloge par Malthus des propriétaires fonciers. Le capitaliste a vitalement besoin de la classe des propriétaires fonciers. Il met en garde contre les thèses qui, explicitement, laissent entendre que cette thèse est un reliquat de l’histoire.

Les propriétaires fonciers sont indispensables, ils assurent au capital un débouché permanent (avec leur «  vie de château »)

Partant de là, Marx va à l’encontre de Malthus.

**Partie 2: analyse marxiste de la croissance et des crises :**

 L’analyse de Marx a été critiquée car l’objet central de Marx est de définir le capital en estimant que les classiques y ont mal répondu. L’analyse de Marx a pour question centrale : qu’est-ce que le capital ? Le capitalisme est un mode d’exploitation particulier de l’homme par l’homme. Cela forme le cœur de l‘analyse de Marx. Cette analyse de Marx est féconde, il y a par ailleurs une série de trou noir dont l’état social, l’analyse de l’état et la démocratie. Pour lui l’état social n’existe pas lors de son existence.

L’Etat social dont de base la définition n’est pas stabilisé, par moment, on a tendance à réduire cet état social à la protection sociale. Retenons une définition large :

* protection sociale.
* Régulation des rapports de travail.
* Services publics.
* Politique économique (budgétaire, monétaire, commercial et industrielle).

On peut retenir que c’est la révolution léguée au XIX° siècle.

44% du RDBA en moyenne est constitué de prestations en France en 2008.

L’état social existe dans tous les pays du monde avec bien sûr des formes différentes. On note que ces 4 piliers existent partout dans le monde. L’Etat social est largement remis en cause ces dernières années. Ce qu’on peut soutenir : si a été remis en cause, il est toujours d’actualité pour deux raisons :

* il est toujours là.
* Il est quelque chose de considérable.

 Plans entiers de l’économie qui échappe au capital, sur lequel le capital ne peut faire des profits. L’état social n’a pas simplement une dimension anti-libéral, mais aussi anti-capitaliste. Selon Marx, l'État est capitaliste. Dernière précision : Marx n’a pas pensé l’état social au milieu du 19e siècle, car il n’existait pas.

 Certains travaux prétendant le fondement politique de l’état social: révolution américaine, puis française.

**Chapitre 1 : plus value et exploitation :**

**Section 1 : exploitation capitaliste et accumulation du capital.**

 La thèse de Marx est de dire que le capitalisme n’a pas inventé l’exploitation mais un mode d’exploitation, le salariat. Ce sont ses rapports d’échange qui rende ce mode singulier.

1. **force de travail et exploitation**

 Le salarié est propriétaire de sa force de travail, il y a échange entre le salarié et le capitaliste. Le salarié est libre de vendre sa force de travail à qui il veut. Marx distingue 3 catégories que les classiques n’ont pas distinguées :

* travail
* force de travail
* produit du travail

 Ce que le salarié vend, ce n’est pas son travail ni le produit de son travail, c’est sa force de travail. Le travail chez Marx n’a pas de valeur d’échange. Cette distinction permet d’expliquer les racines de l’exploitation salariale.

1. **Force de travail, travail et produit du travail :**

 Marx souligne qu’il importe de distinguer ces 3 éléments, ce que le travailleur vend ce n’est ni ce travail, ni le produit du travail, c’est sa force de travail. En moyenne les travailleurs la vendent à sa valeur. La valeur de la force de travail comme la valeur de n’importe quelle marchandise est déterminé comme une moyenne sociale cela signifie que les marchandises sont échanger en moyenne à leur valeur.

 Le travailleur ne vend pas sont travail car on ne peut vendre que ce que l’on possède, il n’est pas non plus en mesure de vendre le produit de son travail. Le travail c’est la valeur d’usage de la force de travail. Cela signifie que le capitaliste, une fois qu’il a acheté de la force de travail, a le droit de consommer cette marchandise, ici en faisant travailler le travailleur. De ce travail va naitre le produit du travail qui lui même va avoir une valeur d’usage et une valeur d’échange. L’enjeu pour les capitalistes, et que cette valeur du produit du travail soit supérieur à la valeur de la force du travail pour qu’il y ait plus value. Le travail en lui même n’a pas de valeur d’échange, il n’est qu’une valeur d’usage.

 Selon Marx, c’est dans la confusion de ces trois dimensions que les classiques n’ont pas percé le mystère du capital.

 Le capitaliste a de l’argent (A), il achète des marchandises (M) à leur valeur et revend les marchandises à leur valeur et fait pourtant une plus value (A≠A’). On a A-M-A’ parce que la marchandise achetée est différente de la marchandise vendue.

 Un marché, par définition, ne produit rien. Marx insiste sur le fait que l’exploitation n’est pas du vol. Qui dit exploitation dit travail non payé, ici le prolétaire est libre de vendre sa force de travail, il l’a vend à sa valeur en moyenne, il n’y a pas de vol en moyenne (certains paye en dessous du prix, d’autres au dessus). La force de travail produit de la valeur plus qu’elle n’en coute. Il y bien du travail non payé, mais ce n’est pas du vol car ce n’est pas le travail qui est payé. Le capitaliste ne fait pas la distinction de façon spontanée de la force de travail du travail.

1. **Circulation simple et accumulation du capital :**

 Marx distingue deux types de circulation de l’argent :

* la circulation simple ; M-A-M, cette circulation simple est à préciser, la marchandise cédée est différente de celle que l’on va acquérir. Dans cette circulation simple l’argent n’est qu’un moyen de l’échange. Au terme du processus, on ne dispose plus de l’argent. La finalité de l’échange est la valeur d’usage. Cette circulation simple est limitée par la satisfaction des besoins. Marx oppose la circulation de l’argent comme capital à cette circulation.
* La circulation de l’argent comme capital ; A-M-A’, la marchandise n’est plus qu’un moyen. La finalité est l’accumulation d’argent peut importe la nature de la marchandise. Les deux formes primitives évoquées par Marx sont le capital commercial, on achète des marchandises et on les revend plus chères. L’autre forme est le prêt à intérêt (A-A’). Ces formes primitives de l’accumulation du capital sont assimilables en un sens au vol, le capitalisme n’est plus définit par ces formes primitives mais un mode de production particulier caractérisé par le salariat, c’est à dire par le travail productif ou il va y avoir accroissement de valeur dans la sphère de la production.

 La formule générale du capital (A-M-A’) montre bien que l’accumulation de richesse est à priori infinie. Le capitaliste est guidé par une soif d’argent.

 Marx rajoute qu’on voit d’emblé avec la formule générale du capital que le capitalisme amène l’accumulation pour toujours plus de richesse mais la concurrence entre capitaliste impose à ceux ci d’innover en permanence afin de produire plus efficacement que leurs concurrents ainsi un second vecteur pousse donc le système à accroitre leur production. Le capitalisme se distingue des modes de production antérieurs où il n’y avait pas ces vecteurs aussi puissant à innover et augmenter la productivité. A ce stade Marx fait l’éloge du capitalisme. C’est incontestablement un mode de production progressiste.

 Ce qui guide le capitalisme est l’accumulation de l’argent et non la satisfaction des besoins et c’est ce en quoi le capitalisme est critiquable.

**Section 2 : forme de la plus value et accumulation :**

 On va voir comment l’analyse par Marx des formes de la plus value permet de préciser son propos sur l’accumulation et donc sur la croissance. Marx distingue trois formes de plus value :

* plus value absolue.
* plus value relative.
* plus value extra ou différentielle.
1. **plus value absolue et plus value relative :**
2. **la plus value absolue :**

 La plus value absolue consiste à augmenter la journée de travail sans augmenter les salaires. Cette plus value a deux grandes limites :

* limite physiologique. (journée de 24h)
* limite sociale. La lutte des classes sur les salaires et sur la durée du travail.

 La plus value absolue est brutale et ne peut être le ressort permanent du capitalisme car elle est soumise aux deux limites précédemment évoquées.

1. **la plus value relative :**

 Elle consiste à baisser la valeur de la force de travail mais sans faire baisser le niveau de vie du travailleur, elle peut même s’accompagner d’une augmentation du pouvoir d’achat des travailleurs. Elle est permise par les gains de productivité dans les entreprises qui produisent les biens de consommation consommés par les salariés.

 Considérons une situation A1 un ouvrier qui travaille 8 heures par jour et il produit une paire de chaussure qui vaut 100 euros. Dans ces 100 euros, il y a 20 euros de capital constant (capital qui sert à acheter les machines et les matières premières), l’ouvrier est payé 40 euros pour ses 8 heures de travail, la plus value est donc de 40 euros. Le travail vivant a permis la plus value, le capital constant n’a fait que transmettre sa valeur. La force de travail à créer 80 euros et est rémunérée à 40 euros pour 8 heures de travail. Pour produire la marchandise il a fallu 10 heures de travail (8 heures de travail et 2 heures pour produire le capital constant). Le taux d’exploitation est de 100% (travail payé/ travail non payé => ici, 40/40).

 Dans la situation A2, il y a eu des gains de productivité de 100%, en moyenne la valeur des marchandises consommées par l’ouvrier est divisée par deux (car gains de productivité multipliée par 2) ainsi la valeur des marchandises diminue car déterminée par le temps de travail nécessaire pour les produire donc l’ouvrier voit son salaire diminuer de moitié par le patronat car il ne perd pas son pouvoir d’achat

 Dans la situation A3, il y a plus value relative dès lors que le pouvoir d’achat des salariés n’augmente pas au même rythme que les gains de productivité.

 La plus value relative dépend des biens produit dans toutes les entreprises, elle n’est donc pas accessibles au capitaliste en autarcie.

1. **La plus value extra : présentation :**

 Marx ne consacre que quelques lignes à cette plus value, il ne s’étend pas sur le sujet. Cette plus value est permise par les gains de productivité réalisé par les capitalistes individuellement par contraste avec les autres capitalistes notamment ceux de leur branche, ici c‘est l’innovation capitaliste qui est en jeu.

 Il y a plus value extra dès lors qu’un capitaliste parvient à introduire des innovations technologiques ou organisationnelle qui vont lui permette d’augmenter la productivité sans que ses concurrents soient parvenus à le faire. Ce sont les innovations technologiques qui sont en jeu.

 Imaginons que grâce à une innovation technologique en une journée de travail de 8 heures on produit non plus une mais deux paires de chaussures (gains de productivité de 100%).

(B1=A1) txπ = plus value/ capital total capital total=K constant + K variable

 = (pl/Kv) / ((Kc/Kv)+1)

Taux d’exploitation

Composition organique du capital

 Situation B2, pour Marx taux de profit = plus value / capital constant + capital vivant.

 Situation B3,

 L’élargissement de l’innovation technologique aboutit finalement à la baisse du taux de profit dans l’ensemble de la branche. On voit donc ici la baisse tendancielle du taux de profit selon Marx.

 La plus value extra repose sur les gains de productivité et plus précisément par les innovations technologiques qui les permettent.

1. **Remarques sur la plus value extra :**

 1ère remarque : pour Marx, le capitalisme est un système qui pousse en permanence à innover, à bouleverser les techniques de production. Il est de l’intérêt du capitaliste d’innover par rapport à leurs concurrents de façon à pouvoir réaliser cette fameuse plus value extra. Il y a un processus permanent qui articule plus-value extra, extinction de la plus value extra, nouvelle innovation.

 2ème remarque qui prolonge la précédente : la diffusion des innovations techniques conduit à l’extinction de la plus-value extra. Dès lors que la différence n’existe plus, il n’y a plus cette plus-value différentielle qui lui était attribuée.

 3ème remarque : la plus-value extra permet de confirmer que pour Marx, le mode de production capitaliste articule deux rapports irréductibles l'un a l’autre, des rapports d’échange, et des rapports de production. Les plus-values extra sont des innovations techniques dans la sphère de production. Mais elle existe que parce qu’il existe simultanément une valeur moyenne de la marchandise. Pour conquérir des parts de marché, le capitaliste va réduire sa plus-value extra de façon à faire plus de profit en masse. Au bout d’un certain temps, la concurrence entre le capitaliste conduit à la diffusion de l’innovation technologique.

 4ème remarque : la plus-value extra dans le langage Marxiste s’appelle aujourd'hui des rentes technologiques, ce qu’on peut appeler aussi les surprofits associés aux monopoles technologiques qu’une entreprise peut posséder.

 5ème remarque : l’exposé de la plus-value extra permet de visualiser comment la valeur relative des marchandises a tendance à baisser sous l‘effet de la diffusion des innovations technologiques. Ex : on passe de 10h a 7h de travail pour produire une marchandise grâce a l’innovation technologique, la valeur de cette marchandise baisse car le travail vivant est réduit de moitié.

 6ème remarque : la plus-value extra permet de visualiser comment le capitaliste est à la fois la lutte des classes (en l’occurrence la bourgeoisie et les prolétaires) mais c’est aussi la lutte à mort des capitalistes entre eux. Le capitaliste qui a réussit l’innovation a prit les parts de marché à ses concurrents. Le capitaliste resté sur les vielles méthodes de production est contraint de vendre ses marchandises plus chères. Ce capitaliste baisse donc ses profits, car il doit conserver ses machines et employés.

 7ème remarque : plus-value relative intéressante mais inaccessibles pour les capitalistes qui n’ont pas les moyens de peser sur les moyens de production de tous les biens. La plus-value extra incite les capitalistes à innover en permanence pour être plus performants que ses concurrents. Explication du canal de transmission par lequel la plus-value relative est extraite. Lorsque la plus-value extra disparaît, c'est la ou la plus-value relative est la plus importante. Potentiellement, cette situation peut engendrer la plus-value relative, le phénomène de diffusion permet de comprendre l’origine concrète de la plus-value relative. Enjeu de la répartition des biens de productivité et des luttes des classes : le prix des biens baissent donc les capitalistes baissent les salaires.

 8ème remarque : l’exposé de la plus-value extra permet d’introduire la baisse tendancielle du taux de profit. Le taux de profit chez Marx : Plus-value / ensemble du capital (Constant et Variable). Marx le décompose (P/V)/(C/V +1)

 Cette innovation technologique conduit à la baisse du taux de profit, suite a la hausse de la composition organique du capital.

**Chapitre 2 : accumulation et crise :
la baisse tendancielle du taux de profits**

 Le principal objet d’étude de Marx ; capitalisme ? Réponse : le salarié

 Le sujet des crises : le capitalisme génère nécessairement pour des raisons endogènes des crises régulières. Marx fait l’éloge du capitalisme par rapport au système antérieur (systèmes féodaux,…). Il cherche l’innovation. Il soutient par ailleurs que si le capitalisme peut être jugé progressif par rapport aux modes de production antérieurs, ce n'est pas pour autant la fin de l’histoire. Il n’a pas l’efficacité optimale à laquelle il prétend. La crise en est l’illustration saisissante.

 Marx s’emploie à démontrer que le capitalisme génère régulièrement des crises, pour des raisons propres à sa dynamique même. La crise est le témoin de l’inefficacité de ce système. Elle signifie qu’une partie du capital (une partie de la main d’œuvre) va être inutilisée, au chômage. La crise est pour Marx la preuve que le capitalisme n’a pas l’efficacité sociale car besoins insatisfaits + travailleurs qui peuvent les satisfaire, mais le système l’interdit. La crise est au cœur de l’analyse de Marx.

 Pour Smith ou Ricardo, la crise a des causes exogènes, extérieures (Ricardo : problème de fertilité des sols) qui pèsent sur le capitalisme mais dont il n’est pas responsable et ne fait que subir les conséquences.

**Section 1 : la baisse tendancielle du taux de profit**

1. **Exposé de la loi :**

 Origine de cette loi : ce sont les innovations technologiques. Ce qui provoque cette baisse : la hausse de la COC (composition organique du capital). Pour faire plus de profit les capitalistes sont contraints par la concurrence a réaliser en permanence des innovations technologiques qui conduisent a la hausse de la COC ce qui provoque la baisse du taux de profit. Tendancielle : apporte une nuance importante

1. **remarques sur la loi :**

 1ère remarque : l’exposé de la li permet de mettre l’accent sur une contradiction du capitalisme. Cette contradiction porte sue le statu de la force de travail. Capitalistes sont incités a bouleverser leurs techniques de production. Processus d’expulsion, dévalorisation de la force de travail. Seule la force de travail vivante crée de la plus-value. Les machines ne créent pas de plus-value, elles permettent d’augmenter la capacité pour la force de travail vivante à créer de la plus-value. Le capital constant ne fait que transmettre sa valeur, ne crée pas de nouvelle valeur. Paradoxe : le capitaliste expulse le travail, le dévalorise.

 Taux de profit = taux d’exploitation / COC +1

 = P/V / C/V +1

 La contradiction du capitaliste : l’exploitation repose sur la force de travail mais le capitaliste est contraint d’innover, ce qui conduit à expulser la force de travail, or il n’y a qu’elle qui crée de la plus-value.

 2nde remarque : la décomposition du taux de profit permet d’insister sur le statut ambivalent de V (capital variable).

**Section 2 : les contre-tendances**

**A. la hausse du taux d’exploitation :**

 Marx évoque la hausse tu taux d’exploitation comme contre tendance à la baisse du taux de profit. La plus-value relative peut être l’une des racines de la hausse du taux d’exploitation.

 **B. le gain de productivité dans le secteur de production :**

 Les gains de productivité dans le secteur de la production se répercutent dans le secteur de la consommation. Il n’y a pas de loi mécanique qui pousse le taux de profit à la baisse.

**C. l’exploitation des pays de la périphérie :**

 Du temps de Marx, les pays de la périphérie étaient essentiellement des pays coloniaux.

 La première possibilité est l’exploitation des matières premières des pays de la périphérie, cela implique la baisse de la valeur du capital constant.

 De la même façon, l’exploitation de la main d’œuvre ; soit sous la forme de la délocalisation (on réalise ici de la plus value absolue) encore faut-il trouver une main d’œuvre capable d’utiliser les moyens de production, soit sous la forme d’immigration de la main d’œuvre.

**D. Remarque sur les contre-tendances :**

 Marx n’était pas autoriser de son propre point de vue compte tenu des contre tendances qu’il expose lui même a parler de la baisse tendancielle du taux de profit.

La hausse de la COC est loin d’être un processus mécanique, Marx invite à distinguer deux concepts :

* composition technique du capital : c’est un rapport technique entre le degré de complexité technique des machines et la main d’œuvre. On peut accepter une hausse de la composition technique du capital. Cette composition technique n’est pas mesurable, ni le rapport entre la complexité technique des machines et des travailleurs.
* composition organique du capital :

 Le taux de profit n’est pas un rapport technique, c’est un rapport monétaire. La hausse de la COC est en partie contrecarrée par la productivité du secteur producteur de machines, C n’est pas constant.

Autre remarque, Marx quand il parle de loi tendancielle du taux de profit est prisonnier de la pensée classique qu’il critique. Marx à de nombreuses reprises critique les classiques en disant qu’il n’y a pas de loi naturelle mais on peut dire que ce que Marx reproche aux Classiques irrite sa pensée.

 Cette vision téléologique se retrouve chez Marx comme quand Marx nous dit que le capitalisme va tomber.

 Dernière remarque, une fois dit cela et reprocher à Marx sa vision téléologique, cet exposé est très intéressant car Marx exhibe les tendances de l’évolution du taux de profit.

 Dans la plupart des raisonnements néo-classiques on considère le taux de profit comme stable et on ne s’y intéresse pas.

**Chapitre 3 : reproduction et crise :**

**Section 1 : surproduction et sous-consommation :**

 Marx s’oppose à la loi des débouchés. Ce que Marx reproche aux Classiques, c’est d’avoir sous estimé que la production capitaliste n’est pas seulement marchande mais destiné à assurer un profit aux capitalistes.

 Marx insiste sur la notion de suraccumulation du capital : croissance du COC (ce qui signifie une suraccumulation du capital).

 Chez Marx la baisse du taux de profit est du à la COC. La suraccumulation du capital provoque la crise.

 Au contraire pour Keynes, la crise est du à une sous accumulation du capital (sous investissement). Keynes met l’accent sur le rôle de l’investissement, contrairement aux modes de penser, ce n’est pas la sous accumulation mais le sous investissement.

 C’est pour insister sur les déterminants financiers de l’investissement (spéculation) que Keynes insiste sur la question de l’investissement ; cette financiarisation débute par l’investissement.

 Keynes pointe tout de même le rôle de la consommation, en effet une production de biens d’investissement doit servir à la production de biens de consommation. Chez Keynes il existe une loi psychologique fondamentale ; lorsque les revenus augmentent alors la consommation augmente mais dans une moindre proportion. Pour que la production soit écoulée, il faut une hausse de l’investissement pour compenser ; d’où l’accent mis sur l’investissement (réduit la demande effective à court terme). Mais cette hausse de l’investissement ne fait que repousser le problème car il y a une hausse de la puissance productive des biens de consommation.

 Marx soutient que la suraccumulation du capital peut se traduire par une baisse du profit et par surproduction (surproduction effective de marchandise ou capacité de l’inutilisé)

 Marx pointe ici une raison majeure, le capitaliste peut faire coexister suraccumulation du capital, surproduction et besoins sociaux insatisfaits. La crise du point de vue de Marx est l’illustration de l’inefficacité sociale capitaliste. On vérifie ici que la volonté du capitaliste n’est pas des améliorations sociales, sa vocation est le taux de profit.

**Section 2 : schéma de reproduction :**

 Marx s’inspire de François Quesnay qui a essayé de résumer la fonction de l’économie à travers un circuit. Marx va exhiber les conditions pour qu’il y ait reproduction du système (égalité de l’offre et de la demande dans l’économie) et va finir par mettre en avant le fait que rien ne garantit l’équilibre :

* conditions de reproduction simple : consommation du capitaliste.
* Conditions de la reproduction élargie : l’essence du capitaliste est la reproduction élargie : partie du profit du capitaliste utilisé à des fins productives.
1. **la reproduction simple :**

Secteur 1 : bien équipement (capital constant)

Secteur 2 : bien consommation

 Quelles sont les conditions pour que la production globale soit écoulée à sa valeur ?

S1 = C1 + v1 + pl 1 v1 (salaire versé)pl 1 (plus value)

En reproduction simple, toute la plus value est consommée de manière non productive :

D1 = C1 + C2

D2 = v1 + v2 + pl1 + pl2 🡺 C2 = v1 + pl1

 Il faut que la demande de biens de consommation suscite peu la production de biens de production (v1 + pl 1) soit égale à la demande de biens de production susciter pat la de demande de biens de consommation (C2). Il faut que les salaires versés par les entreprises plus les profits soient égaux à la demande de machines des capitaux qui se produisent.

 Pour Marx cela est impossible car il n’y a aucune raison pour que cela soit égale, ce ne sont pas les mêmes décideurs.

1. **La reproduction élargie :**

Toute la plus value se décompose : pl= cpl + vpl + zpl

 pl > zpl

 Donc une partie est destinée à la production :

C = C1 + v1 + cpl1 + vpl1 + zpl1

C = C2 + v2 + cpl2 + vpl2 + zpl2

v1 + vpl1 + zpl1 = C2 + cpl2

 Il faut que la demande de biens de consommations suscitée par la demande de bien de production soit égale à la demande de biens de production suscitée par la demande de bien de consommation.

 La reproduction simple était impossible ; alors celle-ci autant. Il faut que la somme des salaires initiaux + les salaires aux travailleurs + part des profits des capitalistes soient égales à la demande de machines initiales – demande en sucroit (du secteur 2).

1. **remarque sur les schémas de reproduction :**

 Dans les pays en développement, on a constaté non pas 2 mais 3 secteurs :

* 2 sous secteurs de production et biens de consommation.
* Secteur 2 : biens de consommations salarié.
* Secteur 3 : biens de consommations de luxe.

 Il y a une classe aisée et une autre classe laborieuse et entre les deux une classe moyenne. Sous l’effet de la création d’impôts sur le revenu les inégalités sont donc réduites.

 Peut-on concevoir un capitalisme fiable à long terme qui soit tiré sur la croissance de consommation de luxe ?

 Nous verrons comment Keynes critique la loi des débouchés.

 Les schémas de reproduction sont pour Marx la remise en cause de la loi des débouchés. Rien ne garantit qu’il y ait un équilibre.

**Section 3 : les prolongements de l’analyse marxiste
sur les crises :**

Baisse du taux de profit et schéma de reproduction.

1. **le capitalisme comme économie monétaire :**

 Le capitalisme connaît l’économie monétaire. Marx insiste sur le fait que la différence entre l’économie capitaliste et le troc est une différence systémique.

 Il pointe ici le fait qu’avec une économie il y a formellement d’embler une possibilité de crise liée à la dimension monétaire de l’économie. La transformation de l’argent en capital ne va pas de soi.

 Marx reproche aux Classiques d’avoir considérer que ces étapes allaient de soi.

 Chez Keynes, la monnaie et la création monétaire sont très importantes dans l’économie. Jusqu’à aujourd’hui, chez nombre d’auteurs marxistes ce qui est important est la sphère productive.

 Les capitalistes gagnent ce qu’ils dépensent alors que les salariés dépensent ce qu’ils gagnent (accès au crédit d’affaire). On trouve chez Keynes une asymétrie fondamentale.

1. **le modèle de Goodwin :**

1967, ce modèle est pris comme le prolongement de l’analyse marxiste.



 Il y a ici l’idée qu’il y a une dynamique du capitalisme qu’on peut interpréter autour de ce cercle.

Point A : le chômage élevé équivaut à l’armée de réserve industrielle, si le taux de profit est élevé alors il y a de fortes allocations du capitalisme ce qui entraine une variation et donc l’embauche et donc une baisse du chômage.

Point B : il y a une diminution de l’armée de réserve ce qui entraine une hausse des négociations des travailleurs et donc une hausse du salaire qui engendre donc une baisse du profit.

Point C : crise de l’accumulation du capital qui entraine la réussite économique et une hausse du taux de chômage.

 **Remarque :**

* Présentation de façon simple la dynamique du conflit entre profit et travail.
* Ce modèle rencontre parfois la réalité.
* Il est plus classique que marxiste.
* Le profit est réinvesti en capital ; qui dit profit et capital au cœur de la théorie classique.

 Les profits sont entièrement réinvestis en capital (profit synonyme de capital) cela implique qu’on se trouve au socle de la théorie Classique mais également en partie marxiste.

 C’est ici que Keynes s’oppose radicalement. Certains auteurs décrivent Marx comme Classique car il reste en partie prisonnier de la pensée Classique. On ne trouve pas chez Marx une analyse hétérodoxe de la monnaie.

**Partie 3 : demande effective, analyse de sous-emploi et répartition
dans l’analyse keynesienne :**

L’analyse keynésienne, au delà de Keynes et étude d’auteurs post keynésien.

 Pour Keynes, le capitalisme libéral est un système inefficace. Il écrit à un moment où la théorie néo-classique est fondamentale. Lorsqu’on s’oppose à une théorie, il y a deux stratégies possibles : radicale et pragmatique. Keynes fait des concessions dans la théorie néo-classique (notamment le langage) pour mieux s’y opposer.

 Dans la théorie générale (pragmatique), il déclare s’accorder avec l’idée selon laquelle il existe une productivité marginale décroissante du travail et s’accorde aussi avec l’idée selon laquelle cette productivité marginale du travail est importante. Cela signifie que quand l’emploi augment le salaire réel diminue.

 Son ambition est de convaincre les économistes du bien fondé de sa théorie. Selon lui, on ne peut pas remettre en cause directement le mode de fonctionnement classique.

 Keynes ne dit à aucun moment que c’est la baisse du salaire réel qui va faire croitre l’emploi, ce que Keynes soutient c’est que c’est l’emploi qui détermine le salaire réel.

 De quoi dépend le niveau de l’emploi ?

 Selon lui ce n’est pas du salaire mais de la demande effective, tout est inversé.

 Le salaire réel est la productivité marginale du travail qui décroit lorsque l’emploi augmente. Quand l’emploi augmente il y a des tendances inflationnistes qui vont apparaître.

 Les travailleurs et leur organisation ont du mal à appréhender la hausse des prix (illusions monétaires). Donc selon Keynes, ils négociés les salaires nominaux. Quand l’emploi augmente cela implique une hausse de l’inflation et donc une baisse du salaire réel. Pour autant, ce n’est pas la baisse du salaire réel qui va faire augmenter l’emploi.

 C’est en s’appuyant sur cette concession qu’un certains nombres d’auteurs néo-classiques vont récupérés Keynes. Il y a une différence entre les néo-classiques et les post-keynésiens. Les néo-keynésiens sont des néo-classiques qui revendiquent une affiliation à Keynes.

 Dès les années 40, un certains nombres d’économistes dominants vont renversés cette œuvre juger importante d’où l’apparition des néo-keynésiens. La théorie néo-classique, tous les néo-classiques ont en tête le modèle de concurrence parfaite, il faut que deux grands types de conditions soient respectées : par hypothèses, il faut supposer que les individus ont une volonté optimisatrice (séries d’hypothèses comportementales) ; deuxièmement, l’organisation des échanges.

 On sait dès les années 50 quelles sont les conditions pour être en concurrence parfaite. La quasi totalité des néo-classiques doit raisonner en imperfection pour en déduire les fonctionnements. Deux types de travaux : des libéraux, dominants pendant longtemps, s’il n’y a pas concurrence parfaite c’est à cause de l’intervention intempestive de l’Etat. ; s’il n’y a pas concurrence parfaite on doit supprimer les conditions exogènes de l’économie.

 Dès les années 50 se sont développés les programmes des néo-keynésiens, ce qui les distingue va être leur volonté de plaider pour une forme d’intervention publique. Leur programme peut se décliner : si il n’y a pas concurrence parfaite du à des problèmes liés à la circulation de l’information (raisons endogènes et non exogènes). Tous les néo-keynésiens préconisent l’intervention publique dans le but d’inventer des instruments qui se rapprochent autant que possible de l’optimum de second rang. L’intervention publique chez les néo-keynésiens est préconisée et doublement restreintes car il existe des imperfections sur les marchés. L’intervention publique se justifie par les imperfections mais aussi par son programme qui est d’arrivé à l’optimal du marché.

 Chez Keynes et les post-keynésiens, la concurrence parfaite est inefficace ; pour Keynes il existe un chômage de masse involontaire et plus on va vers un capitalisme libérale plus les imperfections sont importantes.

 Equilibre de sous emploi ; nous sommes à l’équilibre et pourtant il y a du chômage de masse involontaire.

 Keynes ne condamne pas le marché, la concurrence ou l’économie capitaliste. Pour lui, on ne peut pas confier au marché ce qu’il ne peut faire.

 L’idée générale de l’intervention publique peut prendre en charge les ouvriers, la concurrence parfaite n’est pas un idéal ni une référence.

 Tous les néo classiques sont d’accords pour dire qu’il existe un marché du travail. Il existe une offre de travail croissante et une demande décroissante. Si il y a concurrence parfaite, c’est le niveau de salaire concurrentiel qui assure le plein emploi.

 S’il y a du chômage c ‘est parce qu’il existe des règles (même diagnostic que les libéraux). Ils se séparent des libéraux en disant qu’on ne peut pas supprimer ces règles pour des raisons d’équité.

 Deuxième type d’intervention publique ; offre de travail.

 Keynes dès les années 30, affirme l’inexistence du marché du travail. L’emploi est déterminé par le niveau de la production qui dépend de la demande effective. Pour Keynes, le niveau d’emploi dépend de la croissance.

**Chapitre 1 : le principe de la demande effective de Keynes :**

 Keynes reprend ce terme de Malthus, la notion de demande effective est une demande anticipée.

**Section 1 : rôle de la demande anticipé :**

1. **critique de la loi des débouchés :**

 Les Classiques (et les néo-classiques) ; l’offre crée sa propre demande et l’offre égale la demande, il n’y a pas de surproduction.

 Keynes va s’attaquer à l’offre détermine sa propre demande. C’est la demande qui crée l’offre, ce qui est central chez Keynes, c’est la dépense pas n’importe laquelle, celle anticipée. Partie de la demande induite et autonome (c’est l’investissement, c’est la demande de consommation des capitalistes) ne résulte pas de revenu antérieur.

 Rôle déterminant de la demande. Ce n’est pas l’offre qui crée sa propre demande, c’est la demande qui crée l’offre. On peut être en concurrence parfaite sur le marché des biens et services et pour autant avoir une demande anticipée insuffisante pour que la production garantisse l’emploi.

1. **dépense anticipée et détermination du niveau de l’emploi :**

 Chez Keynes, il n’y a pas de marché du travail. Le niveau du chômage dépend du niveau de l’emploi qui dépend de la production, la production, elle, dépend de la demande effective.

 Keynes n’est pas un marxiste, asymétrie fondamentale entre deux classes sociales (salarié/capitaliste). Les capitalistes prennent les décisions fondamentales, ce sont eux qui fondent les anticipations et qui déterminent la production. Il y a de l’autre coté les salariés qui sont soumis, ce ne sont pas eux qui peuvent déterminer la demande anticipée.

**Section 2 : la représentation générale de l’économie de Keynes :**

1. **le circuit keynésien :**

 Analyse classique, interdépendance entre les marchés. Chez Keynes, seul un marché, celui des biens, analyse en terme de circuit. Son analyse pose la question du chômage. Il y a deux grands déterminants de la demande effective, la consommation et l’investissement. Le noyau capitaliste de l’économie, la consommation et l’investissement.

 Chez Keynes, le montant de la production et le montant de l’emploi déterminent le revenu. Le montant des revenus détermine pour une partie la consommation et la propension à consommer le revenu et introduit la loi psychologique fondamentale.

 Pour Keynes, l’investissement est un élément autonome de la demande effective ; il dépend toutefois pour une part de la consommation (il y a rétro action de ces deux variables).

1. **La consommation, détermination des statuts :**
2. **la fonction de consommation keynésienne :**

 Chez Keynes, la consommation suit une certaine loi 🡺 la loi psychologique fondamentale. Cette loi montre que quand le revenu augmente, la consommation augmente mais dans une proportion moindre. Idée que lorsqu’une société s’enrichit la propension à consommer a tendance à baisser. Cette loi n’est pas toujours vérifiée. Les USA dans les années 90-00 connaissaient une propension à consommer était importante même si la société était très riche.

 Keynes dit que les politiques de relance par la consommation ne peuvent suffire.

1. **les politiques de redistribution :**

 Keynes soutient qu’elles n’ont pas pour seul but la redistribution, elle serve aussi à la croissance en améliorant la propension à consommer de la société. Keynes plaide pour les politiques de redistribution et notamment les redistributions fiscales afin de soutenir l’efficacité économique globale.

1. **les limites des politiques de relance par la consommation :**

 Keynes pointe une limite qui résulte de la loi psychologique fondamentale. Les politiques de redistribution permettent d’améliorer le revenu des ménages les moins riches mais les moins riches s’enrichissant, leur propension à consommer diminue. On ne peut pas adopter une politique unique de relance par la consommation.

 Certains post-keynésiens n’hésitent pas à soutenir que l’une des solutions du chômage de masse serait de soutenir la consommation des ménages.

 Patrick Artus, dans un article de 2010, dit que la solution à la crise est d’augmenter de 20% les salaires dans l’ensemble des pays développés de façon à retrouver un régime de croissance par la consommation.

 Attention à ne pas confondre ce que raconte Keynes en 1936 et le discours contemporain des post-keynésiens.

1. **consommation et investissement :**
2. **l’effet d’accélérateur :**

 L’investissement dépend pour une part de la consommation des ménages. L’effet d’accélérateur est l’idée que quand la consommation augmente il y a une hausse de l’investissement ce qui a un effet d’accélérateur sur la croissance.

 Tout tassement de la consommation des ménages engendre une baisse de l’investissement. Keynes introduit l’idée que la résolution des problèmes d’aujourd’hui rend plus compliqué la résolution des problèmes de demain.

 Keynes souligne qu’il faut qu’a un moment donné, l’investissement serve à produire un bien final.

1. **multiplicateur de l’investissement :**

 Keynes montre que l’investissement dépend de la consommation. Toute hausse de l’investissement se traduit par une hausse plus importante encore de la croissance.

**Section 3 : investissement et épargne :**

 L’investissement ne dépend pas que de la consommation, Keynes rejette l’idée selon laquelle l’investissement dépend de l’épargne (🡺cœur de la théorie classique). L’épargne dépend du revenu et de la consommation, Keynes rajoute que l’épargne est une variable déterminée, quand le revenu augmente l’épargne augmente plus que proportionnellement a cause de la loi psychologique fondamentale. Elle ne détermine en aucun cas l’investissement, c’est même l’inverse.

 Il insiste ici sur le paradoxe de l’épargne qui est que toute politique publique en faveur de l’épargne va paradoxalement se traduire par une baisse de l’épargne.

 Ex-post, l’égalité entre l’épargne et l’investissement est vérifiée mais il faut savoir dans quel sens fonctionne cette équation ; pour Keynes, la variable déterminante est l’investissement, c’est la dépense initiale qui suscite les revenus.

**Chapitre 2 : théorie de la demande effective de Kalecki :**

 C’est l’un des auteurs majeur du XXème siècle, il est le premier à formuler le principe de la demande effective dès le début des années 30, les écrits de Kalecki ont anticipé ceux de Keynes. Il est de formation marxiste, Kalecki est le support d’un important nombre de modèle notamment sur les questions de répartition entre salaire et profit. Il est en quelque sorte un support d’un modèle marxo keynésien.

**Section 1 : l’équation de Kalecki :**

 Y = wn + P = C + I

 Coté revenu/demande = coté production/offre

 Partant de la, Kalecki va distinguer trois composantes :

* la consommation des travailleurs acw
* la consommation des capitalistes acc
* l’investissement des capitalistes ai

C = p acw  + pacc (p => prix)

I = pai

 Si on note P les profits on a P = p.acc + p.ai

 Question de Kalecki 🡪 Les profits déterminent-ils la consommation et l’investissement des capitalistes ou est-ce l’inverse ?

 Selon Kalecki c’est la somme de l’investissement et de la consommation des capitalistes qui déterminent les profits d’où la formule de Kaldor, les salariés dépensent ce qu’il gagne et les capitalistes gagnent ce qu’ils dépensent.

 Les capitalistes vont fixer un certain niveau de dépense, rien ne garantit que ce niveau de dépense soit suffisant pour atteindre le plein emploi. Cette réserve étant posée, c’est bien la dépense qui détermine le revenu.

**Section 2 : salaire et emploi :**

1. **modèle de base :**

 Dans le modèle de Kalecki la relation entre salaire et emploi est inversée.

DG = wN + pa

DGRéel = wN/p + pa/p = (wN/p) + a

q = TN N = niveau de l’emploi. T = productivité par travailleur.

 Kalecki pose comme hypothèse qu’il y a des rendements constants.

🡺 O =D 🡪 TN = (wN/p) + a = w/p + a/N 🡪 TN – w/p = a/N 🡪 N = a / (T – w/p)

 L’augmentation de la dépense autonome des capitalistes permet d’augmenter la demande effective. Pour augmenter la demande effective on peut également augmenter les salaires réels.

1. **les innovations technologiques :**

 On se pose la question de savoir quels sont les effets sur l’emploi des innovations technologiques. Ricardo indiquait que les innovations technologique n’avait pas d’effet défavorable sur l’emploi puis a changé d’opinion.

 Les néo-classiques pensent eux que les innovations technologiques n’entrainent pas forcement le chômage.

 Les post keynésiens ont une position beaucoup plus nuancée ; dès lors qu’il y a progrès technologique, l’une des conditions pour qu’il n’y ait pas de chômage est qu’il y ait une hausse des salaires réels.

**Partie 4 : Investissement, financiarisation et monnaie :**

**Chapitre 1 : les déterminants de l’investissement selon Keynes :**

 Pour Keynes, ce n’est pas l’épargne qui détermine l’investissement, c’est même l’inverse, l’investissement détermine l’épargne, l’égalité ex post est respectée mais le sens de la détermination est important.

 Chez Keynes, il y a des marchés mais son point de vue est que certaines variables ne sont pas des variables des marchés, le marché du travail n’existe pas pour lui. L’investissement n’est pas trouvé.

L’investissement dépend d’autres variables, notamment 3 :

* La consommation.
* L’efficacité marginale du capital.
* Le taux d’intérêt. Il est le prix de la renonciation à la monnaie et non le prix du capital pour Keynes.

**Section 1 : efficacité marginale du capital (EMC)
et taux d’intérêt :**

1. **l’efficacité marginale du capital : première définition :**

 Keynes dit que l’EMC est le rendement monétaire escompté d’un investissement sur le long terme. Ce rendement est anticipé, le choix de l’investissement est de savoir ce que l’investissement va rapporter en terme de rendement monétaire sur telle ou telle période.

 Cette définition est inaugurale mais Keynes soutient ensuite qu’avec le développement des sociétés par action se développe des bourses où sont évaluées les actions, au fur et à mesure de cette financiarisation de l’économie l’EMC tend de plus en plus à être évalué sur les marchés boursiers.

 Il ne faut pas confondre l’EMC avec la productivité marginale du capital des néo-classiques qui est une grandeur réelle/ physique. L’EMC est une grandeur escomptée.

 Du point de vue de Keynes, cette anticipation est faite dans une incertitude radicale ce qui signifie que l’on se trouve dans un environnement économique incertain.

 Chez Keynes les anticipations jouent un rôle majeur d’autant plus que l’économie fonctionne dans une incertitude radicale, les anticipations servent à se guider et à prendre des décisions. Chez Keynes, le chômage de masse résulte d’anticipation pessimiste.

 L’économie de Keynes est hautement psychologique.

1. **égalité entre l’efficacité marginale du capital et le taux d’intérêt :**

 Le taux d’intérêt est le cout de l’emprunt pour les capitalistes qui emprunte pour investir, Keynes se demande à quel niveau va se déterminer l’investissement.
 Keynes répond à cela en disant que l’investissement va se déterminer au point qui égalise l’EMC et le taux d’intérêt. Si l’EMC est décroissante avec l’investissement c’est à cause de l’incertitude, il y a une menace de ne pas pouvoir vendre sa production due à un problème de déboucher.

 Le taux d’intérêt à long terme n’est appréhendé pour le moment que du point de vue du cout de l’emprunt pour les capitalistes à tendance à se caller sur le taux d’intérêt des obligations publiques à long terme.

 Pour un taux d’intérêt donné, on peut avoir selon l’état de la confiance, un niveau de l’investissement faible ou élevé et donc un niveau de chômage faible ou élevé.

**Section 2 : détermination de l’EMC :**

1. **Liquidité et développement des marchés financiers :**
2. **le principe de liquidité :**

 Keynes accorde un rôle important au principe d’équilibre. La monnaie est la liquidité par excellence, on peut acheter immédiatement n’importe quelle marchandise a hauteur de la monnaie dont on dispose.

 La monnaie a un cours forcé, elle peut être immédiatement transformé en un autre actif. Sur tous les autres actifs pèsent toujours une incertitude sur leurs valeurs, ce n’est pas le cas de la monnaie. Les agents ont une préférence pour la liquidité. La monnaie est un actif liquide.

 D’un coté, on a la monnaie, de l’autre coté on a le capital qui n’est pas liquide. L’investissement est a priori iliquide car c’est un actif spécifique.

1. **Le développement des sociétés par action :**

 Pour surmonter la difficulté de l’iliquidité du capital. L’investissement est une décision qui engage le long terme. On a vu se développer des sociétés par action, selon Keynes ce développement est inéluctable, il permet de rendre liquide ce qui ne l’est pas. Les sociétés par action rendent liquide la propriété de l’entreprise. Keynes parle ici de la société par action avec un actionnariat disséminé.

 Dès lors que les sociétés par action se développent, se développe dans le même temps des marchés pour ces actions. Le marché boursier assure une liquidité que n’a pas le capital.

 Il y a une nuance a cela, une action en marche normal c’est a priori aussi liquide que de la monnaie car on peut vendre ces actions et donc les transformer en monnaie ; la valeur des actions varient, n’importe quel titre financier est transformable en monnaie mais pèse sur lui une incertitude, c’est le krach qui vient rappeler aux investisseurs financiers que les titres ne sont pas de la monnaie.

 Le krach c’est quand tout le monde veut transformer son titre financier en monnaie (tout le monde vend et personne n’achète).

 Keynes dit que le développement des sociétés par action et la financiarisation qui l’accompagne est une bonne chose pour l’investissement car cela facilite la prise de risque car cela rend liquide ce qui ne l’est pas.

 Dès les années 20-30, Berle et Neans pointent une contradiction en disant qu’on ne peut pas avoir la liquidité et la gestion d’une entreprise. La bonne règle de gestion est la participation minoritaire. C’est avec cette contradiction que se développe le capitalisme managériale qui est une configuration favorable à l’investissement.

 Le capitalisme actionnarial des années 80 a pour principe de mettre sur le marché la propriété des entreprises sur le marché. Le capitalisme actionnarial a inventé une série de procédure pour être au service des actionnaires.

 D’un certain point de vue la finance a du bon selon Keynes mais elle porte en elle des logiques spéculatives qui nécessitent un certain contrôle public.

 Keynes à ce stade de l’analyse dit que le développement des sociétés par action n’est pas à condamner car il permet la prise de risque.

 Keynes souligne que la spéculation est inhérente au marché financier quel qu’il soit.

1. **le fonctionnement des marchés boursiers :**
2. **la représentation libérale des marchés financiers :**

 La représentation libérale des marchés financiers a pour thèse l’efficience des marchés financiers. Les arguments avancés par les libéraux a l’appui de cette thèse consistent a dire que si les marchés financiers sont libéralisés, sur les marchés le cours du titre va refléter fidèlement le fondamentale sur lequel est adossé le titre financier

 Exemple : le cours d’une action ; les libéraux soulignent que lorsqu’on est propriétaire d’une action il y a deux formes de revenus :

* le dividende, le profit distribué par les sociétés, pour qu’il y ait dividende il faut qu’il y ait profit.
* la plus value sur le cout (plus value à la revente de l’action).

 La thèse des libéraux consistent a dire qu’il y a une relation entre le cours de l’action et les performances réelles d’une entreprise ce que l’on appel le fondamental. Le raisonnement a priori se tient, il y a l’idée que les investisseurs financiers vont achetés des actions d’entreprises bien gérées. On a donc bien le résultat escompté qui est que le cours de l’action qui va augmenter va être celui d’une entreprise bien gérée. Ce qui vaut pour les actions vaut pour les obligations et tous les titres financiers.

 Il y a l’idée que le marché financier oriente vers les projets les plus performants et sont donc au service de l’économie réelle. D’un point de vue libérale, on voit la pertinence de l’économie de marché où le prix est un bon guide pour les décisions économiques notamment l’investissement.

1. **Logique spéculative et prophétie auto réalisatrice :**

 Keynes a développé son analyse des marchés financiers dans le chapitre XII du livre *Théorie générale de l’emploi, de l’intérêt et de la monnaie.*

 La spéculation est inhérente à la finance libéralisée. Keynes dans ce chapitre évoque principalement les marchés boursiers mais son raisonnement vaut pour tous les marchés financiers. La spéculation ne renvoi pas à des imperfections sur les marchés financiers.

 La thèse de Keynes soutient que plus les marchés financiers sont parfaits et plus par construction ils fonctionnent selon une logique spéculative. Il ne sert a rien d’essayer de renforcer la transparence, la circulation de l’information sur les marchés financiers. Plus les marchés financiers sont libéralisés et plus leur respiration naturelle sera celle d’une logique spéculative.

 Il souligne que les marchés boursiers fonctionnent comme les concours de beauté. Son propos est que dans un concours de beauté, l’important n’est pas de voter selon son intime conviction. La bonne question est de savoir pour qui va voter la majorité 🡪 la prophétie est auto réalisatrice. Pour le marché boursier, il en va de même, il faut se demander « qu’est-ce que les autres pensent ? ». Le bon comportement est un comportement moutonnier, on ne peut pas avoir raison conter le marché. Il faut s’employer à être parmi les premiers moutons du troupeau. On ne peut pas gagner contre le marché.

 Dans les années 1990, la valeur des sociétés internet a été multipliée par 10 pendant plusieurs années.

 Ce qui vaut à la hausse vaut à la baisse.

1. **Convention boursière :**

La bonne question à se poser est : « qu’est-ce que les autres pensent que je pense ? ». Les agents pour ne pas être engloutis dans cette spéculation infinie vont se caller dans des conventions : ce qui existe aujourd’hui existera demain.

 Le cours boursier augmente jusqu’à ce que les conventions soient obsolètes. Durant les années 90, la bulle internet subi un Krach.

 Sur un marché financier, pour qu’un cours soit établît il faut qu’il y ait des acheteurs et des vendeurs. Dans les phases de bulle, ce qui fait le prix c’est qu’il existe des contrariants, ce sont qui pensent que dans l’avenir il va y avoir un retournement de situation car il existe sur le marché financier une incertitude radicale. Dans ce contexte, des conventions se forment. Il y a point critique des marchés financiers qui est le point de vérité, le Krach.

1. **Le Krach :**

 Le krach nous rappel qu’il ne faut pas confondre une plus value potentielle avec une plus value réelle ; quand les cours d’une action augmente, cela signifie qu’il y a plus d’acheteurs que de vendeurs, pour surmonter ce déséquilibre il a fallu augmenter le prix. Par définition, cela signifie que les détenteurs n’ont pas cherché à réaliser une plus value.

 Le krach, c’est quand tout le monde essaie de réaliser sa plus value, seul le premier mouton du troupeau réalise sa plus value. Le krach nous rappel qu’il ne faut pas confondre finance et liquidité, la finance vise à rendre liquide ce qui ne l’est pas mais ce n’est pas de la liquidité. Il est synonyme d’une soif éperdue de la liquidité, ce qui vaut pour les marchés financiers vaut pour tous les marchés.

 Le krach c’est quand les conventions baissières l’emportent.

Le krach d’un point de vue keynésien est qu’il n’y pas de symétrie entre bulle et krach. La finance libéralisée conduit régulièrement à la formation de bulle spéculative.

 Il faut une intervention publique pour recréer un flux d’acheteurs. La finance publique intervient pour convaincre au retournement de la situation.

1. **Logique d’entreprise et logique spéculative :**
2. **logique d’entreprise :** La logique d’entreprise est une logique de long terme, investir signifie acheter des bâtiments et des machines, la logique d’investissement s’inscrit nécessairement dans une logique de long terme, l’investissement projette un cycle productif

 La logique spéculative est de court terme. On ne peut pas dédaigner les profits de court terme.

 L’investissement qui s’inscrit dans une logique de long terme est de plus en plus déterminé par des logiques spéculatives de court terme. La logique d’entreprise se voit soumise à une logique de court terme.

1. **capitalisme managérial et capitalisme actionnarial :**

 Capitalisme managérial : la thèse de Keynes consiste à dire que les actionnaires n’avaient pas le pouvoir du point de vue de l’organisation de l’entreprise. Il y avait l’idée que la direction d’entreprise était guidée par la soif de grandeur et qui se traduisait par un flux permanent d’investissement croissant.
 Traditionnellement en économie on distingue le capitalisme managérial durant les 30 glorieuses et le capitalisme actionnarial durant les années 80. Le capitalisme managériale est régulé, les actionnaires existaient mais n’avaient pas le pouvoir, directeur d’entreprise soif d’être les plus grand, flux permanent d’investissement croissant. Dans les années 80 on passe au capitalisme actionnarial, les actionnaires reprennent la main et impose leur pouvoir sur les entreprises tout ceci se vérifie empiriquement, en France la part des dividendes nettes versés par les SNF (la moitié du PIB) 30 glorieuse (6% du PIB au début des 50s, durant toutes les 30 glorieuse cette partie des dividendes nettes baisse pour arriver à 4% au début des années 70). En 74-75 nouvelle baisse de 2% et dès le milieu des 70s on observe une lente remontée jusqu’en 2005 (5%) ; à partir de 2005 on observe une brusque augmentation 8% en 2009 on obtient le record 8,5% du PIB.

 On a bel et bien une montée du capitalisme actionnarial. Si on met en rapport les dividendes nettes versées/ FBCF on voit 20% pendant les 30 glorieuses et 40% en 2005. Le volume des dividendes augmente durant la crise, les actionnaires ont réussi à avoir un smic actionnarial.
 Pouvoir réel des actionnaires, dans les années 30 Berle et Means ont souligné que les actionnaires ne pouvaient pas avoir le beurre et l’argent du beurre, ils ont souligné qu’il ne pouvait pas avoir la liquidité et le contrôle des entreprises. Liquidité signifie une participation ultra-minoritaire, les grands gestionnaires de fonds ont comme règle de gestion de ne pas avoir plus de 3% du capital de l’entreprise. Autour des 30 dernières années on observe des phénomènes qui ne sont pas sans échos à ce que nous racontent Berle et Means, les actionnaires ont été confrontés à la contradiction pointée par Berle et Means, les dirigeants d’entreprises doivent s’intéresser au sort des actionnaires, multiples formes pour éviter la contradiction de Berle et Means.

 Cependant cette contradiction perdure, c'est-à-dire que contrairement à l’idée répandue, avec le capitalisme actionnarial il n’y a pas de perte du pouvoir des dirigeants. Aujourd’hui avec la remise de la propriété des entreprises sur le marché on a la possibilité de la racheter par une OPA ou une OPE, mouvement massif de concentration et d’acquisition.

 **3. A quoi sert la bourse ?**

La bourse est supposée fournir aux entreprises un moyen de financement. Certaines entreprises se financent en bourse. Globalement la bourse ne finance pas l’économie. C’est même l’inverse. Les actionnaires versent plus d’argent que ce qu’ils ne reçoivent. Sur un marché boursier sont échangés pour l’essentiel des actions qui ont été mise il y a longtemps. L’entreprise utilise une partie de ses profits pour détruire du capital de façon à maintenir le cours des actions.

**Section 3 :**

1. **:**

 La monnaie est neutre selon les classiques et les néoclassiques. Le raisonnement économique tient compte des grandeurs réelles et non monétaire qui ne sont pas essentielles.

 Cette théorie repose sur la théorie du taux d’intérêt ; il existe un marché du capital avec une offre de capital (épargne), une demande de capital (investissement) et il existe un prix (taux d’intérêt) qui permet d’égaliser l’offre de fonds prêtables (épargne) et la demande de fonds prêtables (investissement).

 Keynes remet en cause cette théorie, chez lui il n’existe pas de marché du capital ni de marché du travail 🡪 le taux d’intérêt n’est pas une variable du marché mais une variable monétaire qui illustre le rôle de la monnaie dans la dynamique économique

🡪 taux d’intérêt égalise l’offre et la demande de monnaie.

1. **Incertitude et demande de monnaie :**

 Keynes distingue deux grands types de demande de monnaie :

* demande de monnaie pour motif de transaction (mais n’épuise pas la quantité des motifs de la demande monnaie : lié à la production.
* demande de monnaie pour motif de spéculation : lié au tau d’intérêt.

On a donc L = L1 + L2

 = L1 (Y) + L2 (i)

1. **le marché obligataire :**

 Le taux d’intérêt auquel s’intéresse Keynes est le taux d’intérêt à long terme c’est à dire le taux d’intérêt associé aux emprunts à long terme. Du temps de Keynes, seuls les états pouvaient émettre des obligations (aujourd’hui les entreprises peuvent émettre des obligations).

|  |  |  |
| --- | --- | --- |
| S1 S1 O | S2 | S3 |
| O1 | i1 | R1 | O2 | O2 | i2 | R2 | O1 | O3 | i3 | R3 | O1 |
| 1000 | 10% | 1OO | 2000 | 1000 | 20% | 200 | 500 | 1000 | 5% | 50 | 2000 |
|  | O3 = 500 |  | O3 = 250 |  | O2 = 4000 |

 Si aujourd’hui on est persuadé de passer en S2 demain alors on attend car
R1 = 100 par an < R2 = 200 par an.

 Sur le marché obligataire s’échange quotidiennement des obligations, il y a une relation mécanique : le cours évolue en sens inverse du taux d’intérêt.

 La valeur 01 en S3 = 2000, valeur 02 en S3 = 4000 🡪 c’est parce qu’il peut être rationnel de garder son épargne sous forme de monnaie.

**A quel niveau se fixe le taux d’intérêt ?**

Il existe deux éléments de réponse :

* la demande de monnaie pour motif de spéculation et le taux d’intérêt sont susceptibles d’être infléchis par une politique monétaire. Le taux d’intérêt à long terme se fixe de façon conventionnelle. La prophétie est auto réalisatrice 🡪 cf Grèce (car rôle des conventions).
* Il y a des gens qui anticipent que le taux d’intérêt va augmenter et d’autres que le taux d’intérêt va diminuer, il y a donc des conventions et des contrariants. Plus le taux d’intérêt est élevé plus les agents sont incités à renoncer à la monnaie pour un motif de spéculation. Le taux d’intérêt est égal au prix de renonciation à la liquidité c’est à dire à la monnaie.
1. **la détermination du taux d’intérêt :**

 La demande de monnaie pour motif de transaction ne dépend pas directement du taux d’intérêt. Plus la demande de monnaie est élevée plus le taux d’intérêt est faible pour le motif de spéculation.

 Pour une demande de monnaie variée, la politique de la Banque Centrale est susceptible d’agir : une augmentation de la quantité de monnaie en circulation implique la possibilité d’agir sur les déterminants du taux d’intérêt.

 Il existe une limite : la trappe à liquidité 🡪 le taux d’intérêt n’est jamais négatif et il ne peut pas diminuer en dessous d’un certain seuil dont le montant est conventionnel (en général entre 2 et 3%) 🡪 politique monétaire inefficace 🡪 la politique budgétaire doit prendre le relais.

 La politique monétaire peut peser sur le volume réel de l’investissement. Remarque : souvent on dit que l’offre de monnaie est exogène. Les postkeynésiens considèrent que la monnaie est endogène.

 Attention il n’y pas de contradiction dans le raisonnement mais il faut respecter les étapes.

**Conclusion du chapitre :**

 Présentation d’une théorie alternative de la monnaie qui n’est pas neutre mais susceptible d’agir sur le volume de l’investissement, de production et donc de l’emploi.

* le capitalisme libéral n’est pas efficace, besoin de l’intervention publique : politique monétaire, politique budgétaire, politique de redistribution des ressources (🡪 3 grandes interventions publiques).
* Keynes fait une concession aux néoclassiques liée au salaire. ATTENTION : Dans de nombreux travaux d’économie, quand il y a une présentation de modèles néokeynésiens, les étudiants considèrent que cela revient à Keynes or néokeynésiens sont des néoclassiques qui sont en faveur de l’intervention publique.

**Section 4 : monnaie et finance dans l’analyse post keynésien :**

 Les postkeynésiens sont des économistes qui ont prolongé l’œuvre hétérodoxe de Keynes.

1. **la théorie de la monnaie endogène :**

 Chez les Classiques et les néoclassiques, la monnaie est rattachée à l’échange. Tout ce qui est lié à la monnaie et au financement des actions se fait en terme d’échange.

 Wicksell a présenté la théorie néoclassique des fonds prêtables.

 Chez les postkeynésiens au contraire, la monnaie est rattachée au pôle de la production. La monnaie est première (ce qui est premier ce sont les crédits). La production n’est pas un processus instantané, elle suppose du temps, les entreprises doivent payer leurs salariés et leurs fournisseurs avant d’avoir vendu leurs produits finis 🡪 il y a donc une avance qui implique des emprunts auprès des banques. La monnaie mise en en circulation par crédits bancaires assure le financement initial.

 L’offre de monnaie est endogène, c’est à dire qu’elle ne peut pas être fixée de façon arbitraire, mécanique par la BC. L’offre de monnaie de la BC est déterminée par la demande des crédits des agents privés. Ce sont les agents privés qui vont décider du volume de la masse monétaire et du volume de monnaie BC mise en circulation par la BC.

 Pour comprendre cela il faut exclure l’idée selon laquelle ce sont les dépôts qui font les crédits ; c’est ici l’inverse : les crédits font les dépôts. Les banques créent les crédits 🡪 avec les crédits qu’elles accordent les banques doivent ensuite se procurer de la monnaie BC.

 Les banques acceptent de valider certains projets en créant ensuite de la monnaie. Cette causalité inversée entre crédits et dépôts permet de justifier :

* les crédits fonts les dépôts ce qui équivaut à l’investissement qui fait l’épargne et non l’inverse. Les banques vont plus ou moins facilement accorder des crédits aux entreprises 🡪 ce ne sont pas les faiblesses d’épargne qui explique les faiblesses d’investissement 🡪 les faiblesses d’investissement s’explique par l’anticipation négative des entrepreneurs ou des banques.
* L’inflation n’est pas liée uniquement à l’aspect monétaire car les prix par rapport à la croissance déterminent la production donc c’est le taux de variation de la production et le taux de variation des prix qui déterminent le taux de variation de la masse monétaire (MM). C’est l’évolution des coûts de production qui détermine l’inflation. L’inflation a une origine réelle.
1. **banques et Banque Centrale : les statuts :**

 Selon les néoclassiques la mission de la BC est de s’assurer que le taux d’intérêt monétaire soit proche du taux d’intérêt naturel qui résulte de l’épargne et de l’investissement. Il existe un taux naturel qui établie l’égalité entre offre et demande de fonds prêtables.

* corolaire : les néoclassiques considèrent que la politique monétaire restrictive de la BC peut avoir des effets à court terme sur la croissance (récession) mais aucun effets à long terme.
* Les postkeynésiens considèrent que la politique monétaire de la BC est négative à court terme et à long terme.

 La monnaie est endogène ainsi les banques décident d’accorder un certain montant de crédits 🡪 la monnaie BC est elle même endogène.

 Les banques accordent des crédits 🡪 la BC donne un certain montant monnaie BC ce qui équivaut monnaie BC est un quotient de la quantité de la monnaie bancaire.

 **Attention**, cela ne signifie pas que la BC n’a aucun pouvoir, elle peut fixer de façon discrétionnaire le taux d’intérêt à court terme.